

La résurrection de Freddy
La vie de Jésus de Bruno Dumont

Gérard Grugeau

Number 90, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23734ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1998). Review of [La résurrection de Freddy / *La vie de Jésus de Bruno Dumont*]. *24 images*, (90), 48–49.

LA RÉSURRECTION DE FREDDY

PAR GÉRARD GRUGEAU

Le film est une chronique provinciale du plat pays des Flandres où la terre et les êtres (ici, tous des acteurs non professionnels) se confondent en une même coulée ingrate et muette. Cette plongée crue dans une France profonde noyée sous l'ennui se vit comme une expérience éprouvante, déstabilisante, à laquelle l'austérité du filmage et la sécheresse du montage donnent un caractère presque clinique. C'est à la fois triste à pleurer et tragique à hurler, car cette expérience prend corps en se nourrissant de la morne existence d'un jeune épileptique (Freddy) et de ses proches, amené à commettre un crime raciste par désespoir et par dépit amoureux. À moins que ce ne soit par jeu, par esprit de clan, par volonté d'exclusion ou par pure violence irrationnelle et gratuite. Une violence trop longtemps comprimée qui vient trouer la surface du réel comme par effraction, parce qu'elle a trouvé soudainement un point de fixation, un objet de transfert en la personne d'un bouc émissaire: l'Autre, l'Étranger. Les mobiles sont là, flous, informes, dérisoires, et on reste sans voix devant le surgissement sourd de la barbarie au quotidien.

La vie de Jésus de Bruno Dumont se veut en quelque sorte le simple portrait d'une jeunesse oubliée, décrochée du réel, qui n'a même pas les mots pour nommer son mal et hurler sa révolte. Une jeunesse dont le paysage mental serait à l'image de ces vaines randonnées en mobylette qui tracent en rase campagne le cercle sans fin de l'impuissance et du dévouement. Un paysage mental en voie de déséquilibre, générateur de ses pro-



Freddy (David Douche) et sa bande.
Chronique de l'ennui ou que faire de sa liberté?

pres rites immatures et déjà happé par les sombres tentations du fantasme collectif. Le fantasme se matérialisera lors des séquences du «viol» d'une lycéenne et du meurtre de Kader, le jeune Maghrébin qui tourne autour de Marie, la petite amie de Freddy. La grande force du film de Bruno Dumont réside dans la singulière mise en aplat de cette chaîne d'événements qui débouche sur un fait de société. Une société sclérosée, elle-même en situation d'échec face à sa propre culture d'intégration des jeunes. Pour cette communauté en vase clos, qui vit refermée sur elle-même comme les pinsons dans leur cage et ne tolère pas la différence (scène de racisme ordinaire dans le café), il semble ne plus y avoir de prise sur le monde. Il y a longtemps que la télévision et ses images «virtuelles» ne font plus lien. Seule la sexualité source de plaisir fugace, mais vécue comme une mécanique des corps sans mystère et dissociée de toute véritable tendresse, apparaît comme un ultime refuge, un ultime

ancrage dans la matière du monde.

Mais prenant à bras-le-corps ce déficit de réel, *La vie de Jésus* peut se lire aussi — et surtout — comme la représentation d'un parcours initiatique, qui fait de Freddy un personnage écartelé entre la chute et le mystère de la rédemption. D'où le titre du film (sujet de nombreux malentendus), qui place ouvertement le récit sous le signe d'un humanisme chrétien* toujours prompt à sonder la nature humaine dans ses égarements. *La vie de Jésus* rappelle en cela le *Ni d'Ève ni d'Adam* de Jean-Paul Civeyrac, autre

premier film français (porté lui aussi par une énergie brute — anarchique et extravertie chez Civeyrac, refoulée et rentrée chez Dumont), qui investissait le réel avec fracas pour mieux mettre à l'épreuve les véritables enjeux souterrains de la fiction. Enjeux, bien sûr, d'ordre philosophique et métaphysique que la mise en scène révélait au détour des différentes stations d'un «chemin de croix» existentiel trouvant son apaisante résolution dans l'au-delà rédempteur d'un amour pris au piège de l'irréparable (le crime d'un tiers).

Ce que la mise en scène de *La vie de Jésus* se propose de cerner en se tenant au plus près de ses personnages et de leur vécu immédiat, c'est une certaine idée de la condition humaine et de l'accès à la grâce par l'élévation. Freddy devient ainsi une sorte d'archétype de «l'homme moderne», saisi non seulement dans l'enlisement implacable d'une réalité sociale mutilante (chômage, désespoir et isolement menant



Marie (Marjorie Cottreel) et Kader (Kader Chaatouf).

au repli identitaire et au fantasme destructeur et purificateur), mais aussi dans le présent souffrant de son corps et de son esprit désorientés. Du trajet effectué en mobylette par le personnage principal en ouverture du film à l'ultime séquence en pleine nature où l'assassin de Kader interroge du regard un ciel transfiguré par la lumière, Bruno Dumont ne filme en fait que la lente ascension d'un individu vers l'éveil de sa conscience. *La vie de Jésus* est donc un récit de résurrection (voir l'image de Lazare entrevue dans la chambre du jeune sidéen), qui met à l'épreuve la matière, soit un corps «christique» travaillé par les affres du «dolorisme catholique», pour reprendre les termes que Michel Chion employait à propos de l'œuvre de Martin Scorsese, autre grand cinéaste hanté par l'idée du rachat. Le temps d'une impitoyable chronique de l'ennui et d'une histoire d'amour contrarié qui vire au fait divers raciste, le corps de Freddy (étonnant David Douche) aura été le

véritable champ d'expérimentation du film. À travers maintes chutes (on songe bien sûr aux stigmates) et autres crises d'épilepsie (le «mal sacré» comme on disait autrefois: voir les convulsions en pleine campagne avec la caméra s'élevant vers le ciel), le personnage se sera évertué à perdre son corps pour mieux retrouver son âme, comme le boxeur Jack La Motta dans *Raging Bull*. Voilà donc pour les enjeux latents qui semblent gouverner *La vie de Jésus* et en éclairer le sens profond.

À cet égard, le film induit d'ailleurs un certain malaise, parce qu'à travers l'absolution de son personnage (et la sanctification de sa victime dans la scène du baiser avec Marie), Bruno Dumont ranime le vieux débat autour de la nature humaine, qui a si souvent opposé les tenants d'un humanisme chrétien et les matérialistes. Il est d'ailleurs intéressant de voir dans le dossier de presse que le cinéaste fait état de son admiration pour le film de Louis Malle, *Lacombe*

Lucien, autre cas limite d'ambiguïté profonde qui a marqué le cinéma des années 70. Devient-on milicien à la solde de la Gestapo ou auteur d'un crime raciste, par hasard? Sous le couvert du degré zéro de la conscience, l'homme est-il condamné à être victime de la grande Histoire (Lacombe Lucien) ou de la petite histoire (Freddy)? Les actes individuels perçus au travers du prisme des eaux troubles de la nature humaine («les vérités éternelles de l'inconscient», disait-on, par exemple, à propos du *Portier de nuit* de Liliana Cavani), sont-ils pour autant dégagés de toute considération idéologique ou politique? Autant de questions troublantes auxquelles renvoie la fiction de *La vie de Jésus* en donnant une forme aussi équivoque que convaincante à sa quête de l'universel.

On l'aura compris, le film de Bruno Dumont est une œuvre dérangeante qui entend se maintenir à l'écart de toute morale. Philosophe de formation, le cinéaste veut bien sûr amener le spectateur à se questionner sur son propre rapport au monde. Porté par une haute idée du cinéma et une stupéfiante aptitude à «s'approprier» un lieu — et ceux qui l'occupent — avec une grande économie de moyens, le film traduit avec une indéniable puissance narrative et visuelle l'implacable logique d'exclusion du réel vers laquelle tendent les sociétés industrialisées et le monde contemporain. De l'éveil des consciences — que celui-ci se fasse par le biais de la compassion (comme le suggère le film), mais surtout par la réactivation du lien social sur le terrain de la lutte politique — dépend assurément l'avenir du «vivre ensemble». Avec son premier film, Bruno Dumont démontre avec force que le cinéma, comme acte à la fois individuel et collectif, se joue avant tout dans la vie. ■

* Le titre du film est directement tiré de *Histoire des origines du christianisme* du philologue Ernest Renan, qui a développé dans ses écrits sa vision d'un «christianisme rationnel et critique».

LA VIE DE JÉSUS

France 1997. Ré. et scé: Bruno Dumont. Ph.: Philippe Van Leeuw. Son: Éric Rophe, Matthieu Imbert, Olivier de Nesles. Mont.: Guy Lecorne, Yves Deschamps. Int.: David Douche, Marjorie Cottreel, Geneviève Cottreel, Kader Chaatouf, Sébastien Delbaere, Sébastien Bailleul, Samuel Boidin, Steve Smaghe. 96 minutes. Couleur. Dist.: Prima Film.